

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication d'Emmanuel Gabellieri  
(séance du lundi 23 novembre 2015)

**Alain Besançon :** Vous avez bien fait de citer la lettre à Bernanos dans laquelle Simone Weil, par un sentiment très noble et profondément humain, reconnaît que chez les franquistes, il y a des hommes, il y a de l'humanité. George Orwell a eu exactement le même sentiment quand, se rendant dans la tranchée où se trouvent les franquistes, il s'aperçoit que ces derniers sont aussi misérables et aussi humains que ceux qu'ils combattent.

Il y a chez Simone Weil, dont il ne faut pas oublier qu'elle est morte très tôt, alors qu'elle n'avait que 34 ans, deux amours et deux haines. Les deux haines, ce sont les Romains et les Juifs ; Jésus Christ et la Grèce sont les deux amours. Mais l'amour très fort et très spontané qu'elle éprouve pour Jésus Christ fait de celui-ci un juif imaginaire, qu'elle conçoit comme complètement séparé du judaïsme. Dans la lettre au Père Perrin que vous avez également citée, on voit que le Jésus Christ de Simone Weil est en fait comparable à des figures hindoues, à un Krishna, à certains sages taoïstes.

N'est-il pas excessif de dire qu'elle est chrétienne et qu'elle a la foi ? Elle me paraît personnellement être mystique, mais non pas chrétienne. Elle se jette dans le sublime, mais aux dépens de la clarté d'esprit.

\*

\* \*

**Jean-Claude Casanova :** En raison de la brièveté de sa vie, on ne peut pas comparer Simone Weil à quelqu'un comme Hanna Arendt dont l'œuvre est immense, à la mesure de son très long travail philosophique. Simone Weil meurt trop jeune et c'est sans doute la raison pour laquelle on ne trouve pas de catégories précises dans son œuvre. Il me semble difficile de la considérer comme une vraie philosophe. De son maître, Alain, elle a hérité un caractère un peu péremptoire et sa péremption n'est pas toujours liée à une profonde érudition. Son maître, Boris Souvarine, qu'Alain Besançon et moi-même avons bien connu et qu'elle a aimé éperdument à un certain moment de sa vie, disait : « Simone n'aime pas les Romains et n'aime pas les Hébreux. Le problème est qu'elle ne connaît pas les Romains et qu'elle ne connaît pas les Hébreux ».

Suzanne Aron était une camarade de lycée de Simone Weil et elles étaient restées très proches amies. Raymond Aron avait connu Simone Weil jeune par l'intermédiaire de Canguilhem. Il n'avait pas de très bons rapports avec elle. Elle le trouvait bourgeois et lui-même, la rencontrant dans le jardin du Luxembourg – il l'écrit dans ses *Mémoires* – dit : « C'est l'esprit le plus religieux que j'ai connu parce qu'elle portait sur elle tous les péchés du monde ». Cela me semble tout à fait exact et fait un contraste saisissant avec le frère aîné de Simone Weil qui était un génie mathématique absolu et qui « refusa » de faire la guerre de 39-40 parce qu'il considérait qu'il fallait avant tout préserver son dharma de mathématicien et que les querelles entre Allemands et Français ne le concernaient pas. Aussi est-il allé à

Princeton où il enseigna la philosophie des mathématiques et reçut d'ailleurs la Médaille Fields. Il est très instructif d'opposer le frère et la sœur. C'est comme si l'on coupait un pépin en deux. D'un côté il y a la religiosité absolue qui porte tous les péchés du monde. De l'autre côté il y a l'indifférence absolue au monde.

\*  
\* \*

**Haïm Korsia :** Il me semble important de revenir au verset que vous avez cité (Zacharie, VI, 4) car vous n'en avez pas donné la fin : « Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon esprit, **dit l'Éternel des armées.** » Cet Éternel des armées qui paraît faire problème pour Simone Weil est en fait celui qui exprime que ce n'est "ni avec la force ni avec la puissance". Ce sont donc les armées spirituelles. Ne trouve-t-on pas dans la même Bible l'interdiction faite à David de construire le temple ? « Tu ne peux pas construire le temple car tes mains sont pleines de sang. » Et cela, même si c'est Dieu qui lui a ordonné de se lancer dans ces combats.

Ce n'est donc pas soit le nombre, la force, la puissance, soit le souffle et l'esprit, mais ce sont à la fois la force et l'esprit, car la force et la puissance viennent de l'esprit. La recherche de Simone Weil d'enracinement par le travail, traduit par sa propre volonté d'aller dans les usines, est d'ailleurs une annonce des prêtres dans le monde du travail. Pour elle, le travail amène à la réconciliation avec l'esprit car c'est la façon dont les hommes incarnent le souffle de Dieu. Loin d'être une punition, ce serait plutôt une bénédiction. Et ce qu'annonce le verset de la Genèse : « Ce sera à la sueur de ton front que tu gagneras ton pain », c'est que Dieu dit par là à l'homme que celui-ci devra réaliser, faire quelque chose, au plein sens du terme « faire ». Dieu, ensuite, le bénira.

Plutôt que d'opposer chez Simone Weil la vision politique de l'engagement à la foi, on pourrait peut-être expliquer à titre posthume à la philosophe que le Dieu des armées est en fait Celui qui s'éloigne le plus de la force, tout simplement parce qu'Il a juste besoin du souffle de Son esprit.

\*  
\* \*

**Bernard Bourgeois :** S'enraciner ? Sans doute, mais dans l'univers, c'est-à-dire dans l'universel. Or l'universel est fondamentalement religieux et mobilise par inspiration. Cela signifie qu'il faut considérer l'enracinement dans lequel on est d'emblée et qui n'est pas présenté comme un but, comme un enracinement dans le local et donc dans le politique, lequel relève de la force et agit par la force, ce qui en fait un mal. D'où découle la nécessité de subordonner les fins politiques aux fins religieuses.

Ne pourrait-on donc pas considérer que l'enracinement vrai est toujours local, dans ce qui est constitué par la nation, socle de tout comportement, de toute visée, même supranationale, même d'une affirmation universelle et proprement religieuse ? Et inversement, ne pourrait-on pas considérer que la religion peut inspirer elle-même la force en confisquant le politique – les exemples sont assez prégnants de nos jours – de telle sorte que ce ne serait pas toujours un bien et que la critique nécessaire d'une

religion politique, la critique de Rome, ne justifie pas pour autant l'éloge d'une politique religieuse ? À l'opposition de la religion prise en bloc et du politique, y compris dans sa structuration juridique, lui-même pris en bloc, ne convient-il pas de substituer une opposition plus différenciée, à savoir qu'il y a politique et politique, mais aussi religion et religion ? On ne saurait à mon sens en rester à la conclusion que toutes les religions et que toutes les politiques se vaudraient. La mesure de la valeur d'une démarche politique comme d'une démarche religieuse concerne le rapport à la liberté. Il y a des religions qui ne libèrent pas l'homme et il y a des politiques qui ne libèrent pas l'homme. Aussi pourrait-on apporter une réponse plus nuancée que celle que m'a semblé proposer Simone Weil.

\*  
\* \*

**Jean-Claude Trichet :** Si j'ai bien compris la thèse de « *La voie romaine* » de Rémi Brague – que vous avez cité –, l'une des caractéristiques importantes de la civilisation romaine sur les plans littéraire, artistique, etc., ce serait l'acceptation de l'antériorité grecque et même la revendication de la filiation hellénique. De la même manière, le propre du christianisme serait de ne pas rejeter l'*Ancien Testament*, mais d'accepter son antériorité et d'entendre en poursuivre le message, tout en le transformant.

Si l'on examine la pensée de Simone Weil sous cet angle ne pourrait-on dire qu'elle s'inscrit elle-même résolument en faux contre cette double filiation puisque sa conception du christianisme rejette l'ancien Testament et que sa lecture de Rome et d'Athènes procède d'une séparation radicale au profit d'Athènes et au détriment d'une Rome haïssable ?

\*  
\* \*

**Jean Mesnard :** Il existe deux catégories de cadres de pensée, les cadres concrets et les cadres abstraits. Simone Weil entre dans la première. Mais les cadres abstraits sont beaucoup plus vivants dans notre société. Quand on parle de démocratie, on ne parle pas de quelque chose de visible ou de tangible. Il y a en effet tant de façons de concevoir la démocratie. Il en va de même pour la laïcité. Nous sommes là dans le domaine de l'invention et, au mieux, de l'utopie.

Dans un cadre concret au contraire, on se doit de tenir compte des réalités existantes, des groupes constitués, de la société, des institutions telles qu'elles fonctionnent. Cela me paraît être beaucoup plus utile à la réflexion politique et religieuse que ne l'est la réflexion purement théorique.

\*  
\* \*

**Xavier Darcos :** L'obsession de la force non agissante, empruntée au taoïsme, n'est-elle pas manifeste chez Simone Weil dans la mesure où ses engagements ont été certes nombreux, mais le plus souvent brefs ou avortés ? Il suffit de penser à la guerre d'Espagne, à la Résistance ou encore à la condition ouvrière. Cela ne traduit-il pas un déni de la capacité à agir dans le monde, perceptible dans l'austérité que Simone Weil s'imposa à elle-même, y compris physiquement ? Je crois savoir que lorsqu'elle était ouvrière au Puy, elle refusait de dépenser pour sa propre

nourriture plus que ce que les ouvriers gagnaient ; que lorsqu'elle était en Angleterre, elle ne mangeait que ce qu'elle aurait pu manger si elle avait eu des tickets de rationnement. Ce comportement, peut-être à la limite de la pathologie, n'est-il pas l'expression d'un déni du réel et du corps agissant ?

\*  
\* \*

**Philippe Levillain :** N'y a-t-il pas une postérité chrétienne et christianisée de Simone Weil dans l'expérience des prêtres ouvriers ? Il y a eu là, notamment de la part des Dominicains, un moment – à vrai dire dramatique – d'insertion du clerc dans le milieu ouvrier pour lutter contre l'influence marxiste. Dans un livre très sévère, *Quand Rome condamne*, François Le Prieur explique qu'il y a eu, dans la condamnation par Rome en 1953, une volonté de distance vis-à-vis de la pensée de Simone Weil.

J'ai fait une enquête avec une amie sur les évêques de France dans les années 1980 par biais de questionnaire. Il s'est avéré que peu avaient lu Simone Weil. Mgr Ancel, dans ses *Mémoires*, en tant que prêtre du Prado fait partie de ceux qui l'avaient lue. Il est très remarquable que l'expérience des prêtres ouvriers ait été dans un second temps reprise sous une forme amendée, parce que justement on acquit le sentiment que Simone Weil avait inspiré cette réflexion sur la classe ouvrière et la religion. J'aimerais savoir quel est votre avis sur ce point.

\*  
\* \*

**Jean Baechler :** Vous nous avez indiqué que le titre originel de *L'Enracinement* était *Prélude aux obligations envers le genre humain*. Plutôt que le terme « obligations », on aurait attendu celui de « devoirs », devoirs d'état de chaque être humain envers l'être humain. Le remplacement de « devoirs » par « obligations » a-t-il un sens ? Est-ce de l'inadvertance ou un choix délibéré ?

\*  
\* \*

### Réponses :

« Devoirs » ou « Obligations », Simone Weil utilise en fait indifféremment les deux mots. Il n'y a donc pas de dilemme entre les deux concepts.

Ce dont je peux témoigner après avoir travaillé plus de vingt ans sur les textes de Simone Weil, c'est qu'il y a dans son œuvre une unité et une cohérence beaucoup plus fortes qu'on ne le croit communément. Pour cette raison, je ne peux adhérer à l'affirmation que Simone Weil aurait une puissance spéculative inférieure à par exemple celle de Hannah Arendt. Je penserais plutôt le contraire. Certes, l'œuvre fragmentaire et inachevée de Simone Weil peut donner l'impression d'une incohérence, mais lorsque l'on a tout lu, on constate que les catégories sociologiques, anthropologiques, etc. de sa pensée sont largement aussi fortes que celles de Hannah Arendt et, qui plus est, souvent plus nuancées. Par exemple, l'opposition entre travail et action est impossible chez Simone Weil, mais nous avons le sentiment trompeur

qu'elle a une pensée dualiste alors que le dualisme se trouve en fait chez Hannah Arendt.

J'ai consacré de nombreux travaux, notamment dans ma thèse d'Etat de 1996, dans le livre qui en est issu en 2003 (*Etre et Don. Simone Weil et la philosophie*, Bibliothèque Philosophique de Louvain, Peeters, Louvain-Paris, 2003) et par la suite (voir <http://www.emmanuel.gabellieri.fr/?categorie3/publications>) à la question du rejet du judaïsme par Simone Weil, mais j'entends toujours les mêmes critiques. Il faut savoir que Simone Weil n'a nullement créé son antijudaïsme. Celui-ci lui vient d'Alain et de la philosophie européenne, de ce courant qui, de Spinoza à Alain en passant par Kant et Hegel, a opposé le judaïsme comme religion de la violence au christianisme comme religion de l'amour. Si l'on parcourt les textes d'Alain que Simone Weil lisait lorsqu'elle était étudiante et les textes qu'elle a écrit dans les années quarante, on voit clairement le parallèle. L'antijudaïsme de Simone Weil a été ensuite sans doute paradoxalement aggravé par la judéité propre de la philosophe ainsi que par le contexte de la guerre : elle ne concevait en effet le combat contre le nazisme que d'un point de vue universel et c'est pour cela qu'elle refusait de s'enfermer dans une lutte qui n'aurait été motivée que par sa propre particularité juive (qu'elle ne voyait pas indemne de la violence). Elle considérait en effet que dans le nazisme, c'était l'humanité tout entière qui était visée.

Nous tous, ici, sommes les héritiers du concile Vatican II qui a retrouvé le Jésus juif ainsi que la continuité entre la première et la seconde Alliance. Mais dans la théologie des années trente, c'était le rejet du judaïsme et la séparation radicale entre judaïsme et christianisme qui dominaient la culture et l'Église. Simone Weil a baigné dans cette atmosphère. Pensons que Maritain lui-même, s'il n'avait pas rencontré Léon Bloy, en serait resté à ce qui a été le lot de très nombreux catholiques de cette époque. Lisons *Israël et la foi chrétienne*, ouvrage des théologiens lyonnais coordonné par Henri de Lubac et publié pendant la guerre en Suisse en 1943. Il écrit dans la préface que « ce qui se vit actuellement [c'est-à-dire le nazisme et l'antijudaïsme], c'est le drame de l'Ancien Testament depuis des décennies dans la culture et le christianisme modernes ». On a là l'explication de l'antijudaïsme de Simone Weil ainsi que de celui milliers d'autres personnes.

Mais ne croyons pas que Simone Weil rejette en bloc l'Ancien Testament. Elle dit que s'y trouvent des perles de pureté, des textes qu'elle trouve admirables. Elle pense simplement qu'Israël a eu une vraie révélation, celle du Dieu unique, mais qu'il l'a pervertie historiquement dans l'idolâtrie de la force et de la guerre sainte, au moins jusqu'à l'Exode. Selon elle, les influences universalistes viendraient des contacts entre Israël et le paganisme antique (on peut s'en moquer, mais on ignore trop à ce sujet qu'une part essentielle de ses critiques consiste à souligner la vérité oubliée d'une « première alliance », l'alliance « noachique » révélée dans l'Ancien Testament, mais que la critique judéo-chrétienne du « paganisme » lui semble avoir occulté, ce qui est souvent vrai : si l'on se réfère au « principe de secondarité » de R. Brague il ya donc chez elle en fait, un peu comme chez Clément d'Alexandrie, une double racine à l'œuvre dans les fondements du christianisme : celle de la sagesse païenne culminant avec la Grèce, et celle de la tradition sémitique).

Sa critique de l'Ancien Testament est donc plus nuancée et complexe qu'on le croit. Il en va de même de sa critique de Rome. La Rome qu'elle vise, c'est la Rome que vise saint Augustin dans *La Cité de Dieu*. C'est la Rome de la barbarie, barbarie des jeux du cirque, barbarie de la conquête, barbarie de la destruction de Carthage, barbarie de la guerre des Gaules. Certes il ne faut pas diaboliser Rome, mais il ne faut pas non plus la considérer comme angélique sous prétexte que l'Europe lui doit une grande part de sa culture, de ses arts, de son droit.

La fascination de Simone Weil pour la force non agissante conduit-elle à un déni de la capacité d'agir ? Ses engagements n'ont-ils pas toujours avorté ? Une première réponse consisterait à dire que, hélas, ce n'est pas seulement elle, mais tous ceux qu'on a appelés les « penseurs non-conformistes des années 30 » qui ont échoué, c'est-à-dire tous les penseurs antitotalitaires de l'époque. La conclusion à en tirer n'est-elle pas alors qu'il aurait été préférable que *ceux qui ont* « réussi », c'est-à-dire les acteurs des mouvements totalitaires, *échouent* ?? Ensuite, comme je l'ai dit trop rapidement, l'action non-agissante loin d'être négation de l'action, désigne une action dont l'inspiration est telle qu'elle se démultiplie de manière exponentielle par inspiration et par contagion de l'exemple (Gandhi, la Résistance française...) et non par des moyens de force (là aussi je renvoie par exemple au chapitre « Enracinement et action non-agissante » dans mon livre *Etre et don...*).

Ensuite, ce qui me frappe, c'est l'influence qu'elle a dans la durée et dans le monde entier après une période où, dans le débat franco-français, elle a été vue soit de manière exaltée, soit de manière très critique. Les dissidents d'Europe de l'Est l'ont vue comme « une lumière au fond de la nuit ». En Amérique latine, les militants sociaux, les théologiens et des acteurs politiques la saluent comme une inspiratrice de certains courants de la « théologie de la libération », de certains courants du travail social et politique. On ne peut qu'être frappé par cet universalisme de sa pensée qui la dégage du carcan occidental dans lequel nous l'enfermons encore trop souvent, et constater que Simone Weil est une source d'inspiration dans le monde entier, quelles que soient les cultures.

En réponse à Bernard Bourgeois, je dirai qu'il n'y a certainement pas chez Simone Weil une seule vision du politique et une seule vision du religieux. Elle oppose en effet une politique de la force et une politique de l'enracinement, mais aussi une religion de l'idolâtrie et une religion de l'incarnation et de la transcendance. Elle estime qu'il y a une vraie et une fausse politique, une vraie et une fausse religion. Mais ça ne la conduit pas à dire par exemple, malgré son adhésion au christianisme, que le christianisme étant la religion de la vérité, toutes les autres religions seraient fausses. Cela tient au fait qu'elle a une métaphysique du Verbe qui consiste à dire que même si le christianisme est la plénitude de la vérité, il ne l'est pas historiquement parce qu'il a besoin, pour être pleinement chrétien et universel, d'intégrer toutes les semences du Verbe qui sont dans les autres religions. Le point de vue de Simone Weil, ne relève ni du relativisme ni de l'exclusivisme. En fait, il est très proche d'un « inclusivisme » comme celui d'un Henri de Lubac. Elle considère qu'il existe un christianisme implicite en dehors des murs du temple.

Concernant la question de Philippe Levillain sur les prêtres-ouvriers, je n'ai pas d'élément sur une influence directe de S. Weil sur le débat ecclésial. Sans doute a-t-elle été une source inspiratrice (comme elle l'a été pour certains maoïstes des années 60-70 qui sont entrés en usine après avoir lu *La Condition ouvrière* !), mais le malheur est qu'alors que S. Weil a été une des plus lucides critiques du marxisme dans les années 30, ce n'est pas ce qu'a retenu le plus le mouvement des prêtres-ouvriers, dont certains sont hélas devenus les derniers marxistes, comme le dirait Maurice Clavel. Le vrai prolongement de S. Weil ici, ce serait plutôt le mouvement polonais Solidarnosc des années 80.

\*

\* \*